



Portrait de Louis-Joseph Legay, 1810.

*De la difficulté d'être un poète personnel:
le cas de Louis-Joseph Legay (1759-1823)*

Jean-Noël PASCAL

Heureux qui dans ses vers fixant de sa jeunesse
Les chagrins passagers, les fugitifs plaisirs,
Se ménage de loin, pour charmer sa vieillesse,
La ressource des souvenirs.
(Épigraphe du recueil de LEGAY)

Pourquoi consacrer quelques pages à Louis-Joseph Legay, poète natif d'Arras, assez obscur pour qu'on le confonde parfois¹, dans les répertoires, avec Louis-Pierre-Prudent Legay (1744-1826), proluxe romancier d'autrefois², lui aussi tombé dans l'oubli ? Le personnage n'a laissé dans l'histoire qu'une trace assez discrète : avocat au conseil d'Artois en 1783³, juge aux tribunaux de Saint-

¹ La confusion provient sans doute du fait que Legay, le romancier, a été directeur de l'administration des subsistances militaires pendant la Révolution et donc proche de Lazare Carnot (1753-1823) qui, jeune capitaine du génie qui taquinait la muse à Arras, avait été membre de l'académie des Rosati, aux côtés de Legay, le poète. Voir Jean-Noël Pascal, « Lazare Carnot, poète oublié et sonnettiste anachronique », dans *La Tradition européenne du sonnet*, études réunies par Patrick Labarthe et Johannes Bartuschat, Genève, Slatkine, 2019, p. 165-182.

² Parmi ses ouvrages, *L'Infidèle par circonstance* (1803), *La Roche du diable* (1809), *Les Mères dévouées ou Histoire de deux familles françaises* (1814), *Cécile ou la Rigueur du sort* (1821)... Les romans de Legay sont remplis d'aventures compliquées, d'un imaginaire parfois un peu pervers, dans tous les sous-genres à la mode de l'époque.

³ C'est en cette qualité qu'il plaida, dit-on, contre son confrère Robespierre, dans « l'affaire du paratonnerre », en 1783 : les voisins d'un habitant de Saint-Omer cherchaient à obtenir la destruction d'un paratonnerre installé sur sa maison...

Pol-sur-Ternoise, Arras et Saint-Omer pendant la Révolution, commissaire du gouvernement – procureur – auprès du tribunal de Béthune sous le Directoire et l'Empire, rétrogradé en raison de son zèle bonapartiste à la Restauration, il finit sa carrière de juriste et de fonctionnaire comme modeste juge d'instruction à Béthune. On sait cependant qu'il fit partie du petit groupe de jeunes gens qui fondèrent en 1778 la société des Rosati d'Arras⁴, qui réunissait quelques épicuriens adonnés à la poésie légère, et qu'il en resta président durant au moins neuf ans, peut-être jusqu'à la Révolution : il cultivait en effet brillamment les muses et excellait dans la confection de chansons anacréontiques et bachiques. On relève encore qu'il fit partie de l'académie d'Arras, où il prononça en 1787 un discours intitulé *Du célibat et du divorce*⁵.

Il se trouve aussi qu'il publia, dès 1786, une collecte de ses poésies, dont le titre, *Mes souvenirs*, avec sa résonance plutôt moderne pour l'époque, a dès longtemps retenu mon attention, d'autant qu'il en existe trois états, échelonnés sur plus de trente ans... Le mince recueil d'origine reparut, doublé de volume, dès 1788, puis finalement en 1819, chez Louis Janet⁶. C'est à cette date, où son titre est déjà bien moins anachronique, que je l'ai rencontré, alors que j'inventoriais, dans ma bibliothèque et dans les catalogues, les publications poétiques contemporaines de la première édition des *Œuvres* d'André Chénier⁷ : les hasards de la chine m'ont un peu servi, car même le très exhaustif *Almanach des muses*, qui énumère généreusement dans sa notice jusqu'aux

⁴ Le nom de Rosati (anagramme d'Artois) réfère à la rose, bien sûr, dont les nouveaux membres de la société devaient faire l'éloge. Parmi les Rosati connus : Carnot (admis en 1786), Robespierre (admis en 1787), Beffroy de Reigny (le Cousin Jacques), Feutry (le poète des *Ruines*)... Beaucoup de Rosati notoires (dont Legay) étaient aussi membres de l'académie bocagère de Valmuse de Douai, société épicurienne et anacréontique de même nature, dont les membres se voyaient attribuer chacun un nom d'arbre (Legay était *le Pêcher*).

⁵ Ce discours fut imprimé tardivement (Douai, Carpentier père, 1816, brochure in-8° de 30 p.).

⁶ 1^{re} édition, sans le nom de l'auteur : *Mes souvenirs*, Pays de Vaud et se trouve à Caen, chez Manoury l'ainé, à Paris, chez Belin, rue St-Jacques, in-16 [petit in-8°], 184 p. ; 2^e édition : *Mes souvenirs et autres opuscules de M. Le Gay*, 2nde édition, 1788, à Caen chez J. Manoury, l'ainé, rue St-Pierre à la source des sciences [sur le titre frontispice-gravé], *Mes souvenirs et autres opuscules poétiques de M. Le Gay*, nouvelle édition ornée de figures, Pays de Vaud et se trouve à Caen chez Manoury l'ainé, libraire, à Paris chez Belin, libraire, rue St-Jacques [sur la page de titre], 1788, 2 vol. in-16 de 214 et 213 p., titre-frontispice et 4 figures gravées ; 3^e édition : *Mes souvenirs et autres opuscules poétiques, par M. Legay, membre de plusieurs académies*, troisième édition, à Paris, chez Louis Janet, rue St-Jacques, n° 59 [impression de Didot l'ainé], in-16, 293 p., frontispice gravé.

⁷ Paris, Beaudoin frères, Foulon et C^{ie}, 1819.

moindres brochures récemment imprimées, ne signale pas la troisième édition de l'ouvrage⁸, que le catalogue général informatisé de la Bibliothèque nationale de France, où figurent les deux éditions antérieures, ne permet apparemment pas non plus de repérer... Or, en lisant ces *Souvenirs* dans leur état de 1819, il m'est apparu comme une évidence que les textes, visiblement hétéroclites, révélaient une tension entre la tradition d'une poésie de société traditionnelle, essentiellement érotique et anacréontique, et l'infléchissement timide vers une poésie plus personnelle.

Signe des temps? Superposition de pièces des années 1780 et d'autres plus proches de la date de la révolution romantique? Pas vraiment. Les dates suggèrent cette hypothèse, mais en réalité le recueil a pour ainsi dire déjà en 1788 la structure – un regroupement typologique des textes – qui sera la sienne en 1819 et seul le petit volume de 1786 est vraiment comparable, par ses contenus, à d'autres volumes de poésies fugitives⁹, à la manière de Dorat que Legay évoque volontiers, analogues à celles – innombrables – qui peuplent les almanachs et autres publications périodiques. Encore faut-il remarquer, dans cette collecte inaugurale, parmi les épîtres badines ou humoristiques, les distiques épigrammatiques et les bouquets de circonstances, les galanteries de toutes sortes adressées à des Thaïs ou des Doris pas forcément

⁸ Probablement parce que l'éditeur, qui diffuse lui aussi quelques almanachs et livres d'étrennes, a négligé d'envoyer le volume au rédacteur de l'*Almanach* (publié alors par Le Fuel et Delaunay). Pour l'anecdote, Le Fuel et Janet sont voisins, rue St-Jacques... En 1787, en revanche, on trouve l'annonce de la 1^{re} mouture des *Souvenirs*: « Petites poésies de différents genres. L'auteur les appelle ses *Souvenirs*; il y en a qu'il aurait pu oublier; mais quelques-unes sont fort jolies, entre autres l'*Épître sur les avantages d'être l'amante d'un poète*. » (*Almanach* pour 1787, p. 306). La pièce (*Mes souvenirs*, 1786, p. 44-46) est d'ailleurs reproduite dans le volume (p. 209-211) et c'est la seule qui trouve grâce aux yeux du critique du *Mercury* (3 novembre 1787, p. 57-69), qui éreinte littéralement le malheureux Legay, qui « n'annonce aucun talent », à la suite d'un long développement sur la poésie légère... La 2^e édition – qui contient en plus des poésies une petite comédie de *La Matrone d'Éphèse* – est aussi annoncée, plutôt ironiquement, dans l'*Almanach* pour 1789, p. 293, mais elle est l'objet d'un compte rendu développé dans le *Journal des savants* de juin 1790, p. 396-399: le recenseur y insiste sur la filiation tibulienne de la plupart des pièces érotiques du recueil.

⁹ Il l'y manque même pas la brève dédicace (*À celle que j'aurais voulu nommer*: tout un programme!) à une mystérieuse destinataire en tête de volume: le poète espère surprendre un jour sa lectrice « le livre à la main », ce qui deviendrait « le plus cher et le plus durable » de ses propres souvenirs...

fictives, les contes et les fables, les imitations non avouées des élégiaques latins et les traductions reconnues comme telles¹⁰, les témoignages des échanges poétiques au sein de la société artésienne ou dans le cercle des Rosati, quelques fenêtres ouvertes sur l'intime, qui témoignent que le poète, *volens nolens*, s'éloigne un peu de l'exercice purement virtuose de la versification pour laisser percer quelques discrets aveux. Car Legay, à l'évidence, est un brillant technicien : capable d'écrire une longue épître en vers de deux syllabes, de jouer avec les rythmes dans les formes strophiques de la chanson, de tirer le meilleur parti des vers qu'à l'époque on disait libres, s'il exhibe la savante négligence qui convient à un versificateur de talent et de bonne compagnie, il laisse aussi percer souvent une belle sensibilité.

Un fil nous est fourni par l'identification, probable, au milieu du recueil de 1786 où règne un très savant désordre, qui joue sur les contrastes de longueur, de tonalité, de genre, d'une figure féminine à propos de laquelle l'auteur, sans renoncer toujours à la galanterie distanciée, se montre parfois, disons, plus songeur... Elle apparaît plusieurs fois en cours d'ouvrage et, notamment, se voit consacrer la pièce finale, *À une maîtresse infidèle*, dans laquelle, prétendant s'adresser à une maîtresse inconstante qui cherchait à renouer avec lui, le poète déclare lui préférer cette Myrtis, envers laquelle il éprouve une passion aussi sereine que brûlante. J'abrège sévèrement ce morceau :

Le charme cesse, il n'est plus temps
 De redemander ma tendresse.
 Ils sont déjà loin les instants
 Où je t'appelais ma maîtresse.
 [...]
 Une autre console ce cœur
 Qui garda longtemps ton image.
 Tout ton sexe ne sera point trompeur :
 MYRTIS ne sera point volage.
 Je t'aimais bien, je l'aime mieux.
 Sans tiédeur et sans jalousie,
 Certain de lui plaire, j'oublie
 Dans un calme délicieux
 Les maux dont tu semas ma vie.
 [...]
 Ô ma MYRTIS!... ce nom charmant,
 Qu'avec plaisir ma main le trace :
 Qu'avec plaisir au même instant
 Sous mille baisers je l'efface...

¹⁰ Hervey, *Métastase*, Horace...

Avec délices je l'écris,
 Ma bouche avec feu le répète.
 À chaque vers où je le lis,
 Quelle douceur, quel charme il prête.
 [...]
 Les baisers que tu m'offrirais
 Me touchent moins que son sourire¹¹.

La situation (infidélité, raccommodement, congé) n'a rien d'original et s'inscrit parfaitement dans la tradition des poésies galantes et érotiques, partiellement renouvelée par l'éclosion, dans les années 1780, d'une floraison de recueils élégiaques (Bertin, Parny, De Guerle...). Le traitement, assez conventionnel lui aussi, mais plein de tact et de délicatesse, est habile, avec ce soulignement répété du nom de celle qui pourrait n'être que la rivale préférée, mais dont le recueil, auparavant, a laissé deviner qu'elle avait un statut privilégié¹². Pour n'être pas trop long, je m'en tiens à la pièce qui me semble être la plus révélatrice, mais je pourrais aussi bien montrer qu'il existe un véritable cycle élégiaque de *Myrtis*¹³, nourri comme tant d'autres de toutes les lectures de la tradition latine, comparable en miniature, par exemple, à celui qu'Auguste de Labouisse, le « poète conjugal », consacre un peu plus tard à son *Éléonore*¹⁴, mais sans visiblement l'heureux couronnement que semblait espérer le poète.

En effet, le long morceau élégiaque *À Myrtis* est construit sur le thème de l'hymen, présenté comme un rêve de bonheur encadré par un émouvant préambule mélancolique et un retour au réel qui l'est tout autant. Voici d'abord la peinture initiale, très réussie, de la tristesse douloureuse du poète :

Je suis dans un désert ; je suis seul et sensible.
 Près de moi, quand je souffre, hélas ! tout est paisible !

¹¹ Louis-Joseph Legay, *Mes souvenirs*, 1786, p. 183-184. Sauf erreur, cette galanterie réussie n'a pas été reprise dans le recueil de 1819.

¹² Voir la courte pièce *À M. le ch^r D. M. N. en le priant de substituer, dans mes Bagatelles, qu'il a bien voulu recueillir, le nom de Myrtis à celui de Zélis* (p. 157).

¹³ Comme du reste, sans doute, un cycle de *Délie* : Legay utilise, comme on voit, des désignations tout à fait codifiées.

¹⁴ Égrenés au fil de nombreuses publications, dans les périodiques ou dans la section de « poésies diverses » d'autres opuscules de l'auteur, les *Amours à Éléonore* (Paris, Didot l'aîné, 1817) d'Auguste de Labouisse (1778-1852), sont un recueil élégiaque traditionnel, si l'on excepte qu'il est dédié à l'épouse chérie du poète, qui en est le sujet central. Voir Jean-Noël Pascal, « L'érotisme en mode conjugal : Auguste de Labouisse-Rochefort et ses *Amours à Éléonore* », *Cahiers Roucher-André Chénier*, n° 35, 2015, p. 147-189.

Personne sur mon front ne cherche mes ennuis ;
 On m'en laisse, isolé, porter le poids pénible.
 Voilà donc le bonheur que je m'étais promis !

Puis les différents moments du « songe de l'espoir », qui est en réalité une évocation plutôt touchante d'un idyllique bonheur conjugal. Les serments, tout d'abord :

Ma main serre la main de celle que j'adore :
 Elle est à moi, le ciel a reçu mon serment.
 MYRTIS m'a confié le destin de sa vie.
 [...]

 Ta tendresse, ô MYRTIS, ne sera point trahie.
 L'époux accomplira ce qu'a juré l'amant...

La nuit de noces, ensuite, narrée avec un mélange de convention et de sensibilité ressentie :

La lueur des flambeaux vacille, éclaire à peine.
 Les oiseaux, deux à deux, reposent dans les bois...
 N'entends-je pas l'airain retentir douze fois?...
 Vers le lit nuptial sa mère enfin la guide.
 [...]

 Escorté par l'Hymen, l'Amour est moins timide.
 Les baisers enflammés de ma bouche rapide
 Rougissent de son sein l'albâtre palpitante [*sic*].
 Aiguillon du désir, ô pudeur irritante,
 Supplice de l'amant, volupté de l'époux,
 Cède, mais ne fuis point : les plaisirs les plus doux
 Sont ceux dont les combats ont prolongé l'attente...
 [...]

 Délicieux moment, que tu disparais vite !
 C'est un souffle léger dans les airs exhalé.
 Mais de quel calme heureux l'âme jouit ensuite!...

Les évidents souvenirs de la poésie érotique latine ne sont pas absolument estompés, il est vrai, mais à ce tableau – banal mais bien conduit – succède l'évocation, plutôt inattendue, des suites naturelles de noces légitimes... Les « devoirs de l'Hymen » font de l'époux-amant un heureux père de famille ! Intrusion, donc, du climat de *La Nouvelle Héloïse* dans l'élégie d'imitation :

Quel spectacle nouveau ! mes vœux sont accomplis :
 Je m'entends adresser le nom touchant de père.
 Que je les chérirai, les enfants de MYRTIS !
 Qu'ils sont doux, les baisers, les caresses d'un fils !

Comme aux yeux d'un époux il embellit sa mère!
 [...]

Sa langue est de liens encore embarrassée,
 Que sa mère m'appelle, et l'écoute parler,
 Parce qu'elle répond s' imagine l'entendre,
 Et me fait applaudir ce qu'elle n'a pas dit.
 Mais ses perceptions commencent à s'étendre.
 Il touche à sa jeunesse, et la nôtre s'enfuit.
 Des roses du printemps ton front se décolore;
 Mais sur le sien, MYRTIS, nous les voyons éclore:
 Nous perdons des plaisirs; qu'importe? il en jouit...

Le poète, en somme, imagine à ses amours un avenir conjugal et familial. Hélas! au réveil du songe, l'épouse de ses rêves n'est plus qu'une coquette et le malheureux se retrouve plongé dans sa mélancolie :

La consolation fuit devant mes regrets.
 MYRTIS me restait seule, et l'ingrate m'oublie...
 De l'hommage d'un fat put être enorgueillie,
 Elle aime à s'occuper du soin de ses attraits,
 Tandis que tout entier à la mélancolie,
 Des pleurs les plus amers je mouille un noir cyprès...
 Adieu. Puisse bientôt le dernier jour me luire!
 Mort à tous les plaisirs, il m'est doux d'expirer¹⁵.

Il faudrait pouvoir prendre le temps d'analyser l'ensemble des pièces du cycle de Myrtis¹⁶ dans le recueil de 1786: quand bien même elles sont, et de

¹⁵ L.-J. Legay, *Mes souvenirs*, 1786, p. 25-27. On retrouve ce poème, avec quelques minimales variantes, dans l'édition de 1819 (p. 79-82), sous le titre *Mes derniers vers*, qui doit avoir pour but d'annoncer la conclusion de la pièce. Je note par ailleurs que Myrtis n'est pas moins présente (quelques morceaux supprimés, d'autres ajoutés) en 1819 qu'en 1786, et pour des pièces plus longues.

¹⁶ Liste des pièces constituant le cycle en 1786: (1) *À Myrtis* (p. 25-27); (2) *Couplets à Myrtis* sur l'air *Charmante Gabrielle* (p. 124-125); (3) *Quatrain À Myrtis en lui envoyant des violettes la veille de son départ* (p. 139); (4) *À Myrtis* (p. 142); (5) *Couplets à Myrtis qui partait pour une fête de village* sur l'air *Loin de toi, tendre Thémire* (p. 146-147); (6) *À M. le ch^{er} D. M. N. en le priant de substituer, dans mes Bagatelles, qu'il a bien voulu recueillir, le nom de Myrtis à celui de Zélis* (p. 157); (7) *Épître à Myrtis* (p. 162-164); (8) *Épître à Myrtis* (p. 169-170); (9) *À une maîtresse infidèle*. (p. 183-184). En 1819: (1) *L'Incertitude de la vie, à Mirtis* (p. 44-46); (2) *La jalousie, à Mirtis* (p. 55-57); (3) *L'Amour commode* (p. 60-62); (4) *Le désert* (p. 63-64); (5) *Autrefois* (p. 65-66); (6) *La parfaite indifférence, imitation de Métastase* (p. 76-72); (7) *À Mirtis* (p. 73-75); (8) *Mes derniers vers, à Mirtis* (p. 79-82). La 1^{re} pièce de 1819 est adressée à une Thaïs en 1786., la 3^e est le n° 8, la 4^e est aussi la 4^e, la 8^e est le n° 1.

manière très évidente, nourries de toute la mémoire de la tradition élégiaque, il n'est pas improbable qu'elles laissent transparaître les rêveries plus intimes de Legay, très tributaires sans doute de la sensibilité de l'époque, comme il arrive parfois, dans les *Élégies* d'un Parny ou d'un Bertin, que l'imitation de la poésie latine s'entrouvre fugacement sur l'évocation du sentiment personnel.

N'en tirons cependant pas de conclusion hâtive avant d'avoir jeté un coup d'œil rapide à quelques pièces du recueil de 1819. J'ai dit plus haut que *Mes souvenirs* adoptaient alors un classement d'inspiration typologique (ou générique), par opposition à l'apparent désordre de l'édition de 1786 : plutôt la procédure des recueils de poésies diverses, souvent ainsi organisés, que celle des collectes de poésies fugitives¹⁷, dans lesquels la variété est de mise. Il pourrait donc y avoir eu, d'une édition aux autres, un changement de perspective esthétique, qui sans aucun doute conditionne la lecture, même lorsqu'il s'agit des mêmes textes. Cela posé, si l'on examine le volume de 1819, seule la seconde moitié présente un étiquetage strict : une section de contes, une série d'épîtres, un groupe de fables et des « pièces diverses » (des imitations, parmi lesquelles deux sont tirées d'Ossian, une cantate, deux héroïdes – sans que la dénomination apparaisse – et même une ode « Sur le jugement dernier »). L'autre moitié regroupe, sous le titre *Mes souvenirs*, essentiellement des élégies amoureuses, et sous l'étiquette de *Mélanges de poésies*, des galanteries, souvent anacréontiques. De la sorte, le poète galant de l'école de Dorat et l'élégiaque assez proche de Parny, d'autant plus qu'il a éliminé certaines « bagatelles¹⁸ », bascule vers une forme de convention qui, paradoxalement, est aussi une forme de modernité, puisqu'elle s'inscrit dans les pratiques de la période postérieure à 1800, où l'on voit la sensibilité s'affirmer dans un cadre pourtant rigidifié, du moins au regard de ce qui se passait vers 1770-1780. Mais venons-en rapidement à quelques fragments où peut se percevoir ce basculement de la sensibilité¹⁹.

Voici d'abord *La convalescence*. Le morceau, en 1786, était une courte épître dépourvue de titre, à l'exception de l'indication générique et de la

¹⁷ Le modèle des publications de Dorat, si l'on veut.

¹⁸ Voir ci-dessus note 12.

¹⁹ Il est bien entendu que je ne cherche absolument pas à passer pour un de ceux qui, systématiquement, prétendent trouver partout avec un déterminisme assez obtus, des signes précurseurs du romantisme.

destination²⁰. Legay l'a profondément remanié, en augmentant la longueur et privilégiant, en 1819, un alexandrin plus ample que les octosyllabes sautillants, nombreux à l'origine. Le sujet est simple: le poète, gravement malade, se croyait à l'article de la mort, quand l'intervention du disciple d'Esculape l'a tiré d'affaire, lui redonnant goût à la vie et à ses plaisirs. L'évocation de cette résurrection est plutôt réussie :

Tu parles: à ta voix mon tombeau se ferme;
De mes jours prolongés je ne vois plus le terme.
Le flambeau du plaisir ranime l'univers:
Il me colore tout... Sur les gazons plus verts,
Mobiles diamants, la rosée étincelle.
L'oiseau, d'une aile agile emporté dans les airs,
Tient ma vue attentive à ses détours divers.
Rien n'échappe à mes sens: la source qui ruisselle
Peint les cieux sous mes pieds, et roule des éclairs:
Dans le feuillage épais éveillant Philomèle,
Le murmure des flots accompagne ses airs²¹.

Or ces vers, à l'exception des trois premiers, ne figuraient pas dans l'édition de 1786: je ne crois pas que l'adjonction ait pour seul but d'amplifier un texte trop concis par un fragment de poésie descriptive et sensualiste... J'y verrais plutôt l'expression d'une sensibilité épicurienne assez authentique, malgré les travers incontestables d'un style trop spirituel, qui signale le poète de société. Cela s'inscrit même dans le texte assez clairement un peu plus loin :

Oui, je veux, plus docile aux leçons d'Épicure,
Vivre dans le présent, à lui seul me borner,
Quand je verrai des fleurs, vite les moissonner,
Respirer leurs parfums, admirer leur peinture,
Sans prévoir que, bientôt, elles vont se faner²².

J'aime assez, nonobstant le lieu commun, ce *carpe diem* sans modération, qui transforme la discrète cueillette en une moisson pressée, parfaitement justifié chez celui qui vient de renaître à la vie.

²⁰ L.-J. Legay, *Mes souvenirs*, 1786, p. 34-35: *Épître à M. Taranget, docteur et professeur royal en médecine*. Le D^r Taranget est encore le dédicataire d'une autre brève épître dans le recueil.

²¹ L.-J. Legay, *Mes souvenirs*, 1819, *La convalescence, à M. Taranget, docteur en médecine, de plusieurs académies*, p. 23.

²² *Ibid.*, p. 23-24.

Considérons maintenant *Le désert*, beau morceau élégiaque déjà présent en 1786, mais sous la seule indication de sa destination²³. Cela commence comme la plus conventionnelle des élégies, par l'affirmation d'une passion exclusive, puis, comme souvent chez les modèles antiques et chez les contemporains de Legay²⁴, le poète développe le *topos* d'une vie retirée loin du monde et du bruit, qui permettrait au couple qu'il forme avec Myrtis de filer le parfait amour. Mais au lieu d'un *locus amoenus* rustique, c'est dans une île que pourraient s'abriter leurs amours :

Dans une île déserte, oserais-tu me suivre ?
 C'est là, pour des amants, qu'il serait doux de vivre.
 [...]

 Là, nous serions toujours de nous plaire occupés ;
 Là, nous n'aurions jamais à redouter l'absence ;
 Là, comme un beau moment, fuirait notre existence.
 Te voir, pendant le jour ; quand viendrait le sommeil,
 Y céder près de toi ; te voir, à ton réveil ;
 L'œil fixé sur ton sein, paisiblement attendre,
 Dans ton premier regard, le souris le plus tendre ;
 M'enivrer en tes bras des plaisirs de l'amour,
 Sans craindre qu'un rival ne m'y remplace un jour²⁵.

Globalement, le propos n'a rien de particulièrement original : image convenue et idyllique de la prison heureuse, si l'on veut, dans laquelle l'amant – possessif – et la maîtresse – offerte – vivent en symbiose parfaite. Cependant, outre l'insularité, qui n'est pas si courante, on aperçoit, au détour d'un vers, l'aspiration à jouir de la vie comme un perpétuel instant de bonheur : nouvelle variante de l'hédonisme épicurien qui est la philosophie, peut-être plus personnelle qu'elle n'en a l'air, d'un poète dont l'écriture cherche à fixer le « beau moment », c'est-à-dire l'instant heureux. Cette attitude, évidemment, est d'époque. Elle est aussi liée au genre poétique pratiqué. Mais peut-être Legay a-t-il une voix plus personnelle que d'autres.

Il se pourrait qu'on ne l'entende jamais mieux que dans *Pensées d'automne*, belle et longue élégie mélancolique qui ne figure pas dans le recueil de 1786. Après avoir préléudé un peu laborieusement par une évocation du printemps,

²³ L.-J. Legay, *Mes souvenirs*, 1786, p. 142-143, *À Myrtis*.

²⁴ On se souviendra, par exemple, de l'élégie – imitée, à distance, de Tibulle – II, 27 d'André Chénier (*Œuvres poétiques*, éd. Georges Buisson, Orléans, Paradigme, 2005, t. 1, p. 259-260) : aux v. 13 et suiv., le poète imagine sa vie avec Camille, « loin, bien loin de la ville ».

²⁵ L.-J. Lejay, *Mes souvenirs*, 1819, p. 63-64, *Le désert*.

saison des espérances et des amours, le poète ne dit qu'un mot de l'été fugace et s'engage dans une émouvante peinture de l'automne :

Dans les forêts qui s'éclaircissent
 Déjà les Aquilons bruissent.
 Ombrages, où la nuit se défendait du jour,
 Vos débris ont jonché les gazons d'alentour.
 Sous mes pas incertains, vos feuilles retentissent.
 Ce monotone bruit, ces rameaux ébranlés,
 Des ténèbres du soir ces troncs qui se noircissent,
 Ces nocturnes oiseaux, à ma vue envolés,
 Et le son prolongé de la cloche lointaine,
 Et l'asile des morts où ce sentier me mène,
 Tout dans un morne effroi plonge mes sens troublés...

Le tableau, incontestablement, est plus proche ici d'un Millevoeye que d'un Dorat ou d'un Bertin : la lecture des Britanniques (Hervey, Young) y transparaît assez clairement. Il débouche, d'émouvante manière, sur de tristes pensées morbides :

Des jours que j'espérais le cercle se resserre,
 De mes illusions le doux rêve s'enfuit ;
 Peut-être il n'est pas loin, le moment où la terre
 Reprendra de mes sens l'édifice détruit.

Et le spectacle de fragiles arbrisseaux périlclitant « près d'un chêne noueux » appelle l'image d'enfants morts au berceau ou d'adolescents fauchés dans la fleur de leur âge :

Combien d'enfants, hélas ! n'achèvent pas de naître !
 Sur des berceaux muets que de mères en deuil !
 Au jour où l'hyménée allait doubler leur être,
 Combien d'adolescents couchés dans le cercueil ²⁶ !

Je crois vraiment qu'ici l'expression de basculement de la sensibilité, que j'ai employée un peu plus haut, prend tout son sens : derrière le développement habile du lieu commun, se découvre, vibrante d'émotion, une authentique personnalité poétique. Et le texte culmine, dans une bouleversante péroration, avec l'évocation de la mort de la femme aimée :

Ô toi que de l'oubli garantiront mes vers,
 Le soleil de ta vie était à son aurore.
 Tu n'avais point encor goûté

²⁶ *Ibid.*, p. 100, *Pensées d'automne*.

La douceur d'être amante et mère!
 Sous la main d'un époux et caressante et chère,
 Ton cœur n'avait pas palpité!
 Tu mourus... encore étrangère
 À la plus pure volupté!
 Sur la scène du monde aimable passagère,
 Pourquoi si tôt l'avoir quitté!
 Je te devais ma joie; aujourd'hui je te pleure...
 Que le funèbre airain bientôt sonnant pour moi,
 D'une foule attentive entoure ma demeure.
 Au terme de mes ans je songe sans effroi...
 La vie est une mer où je vogue vers toi,
 Et mon amie au port attend ma dernière heure²⁷.

Qu'on me pardonne, mais j'entends ici, haut et clair, dans cette tristesse inconsolable, non plus la voix brillante et virtuose d'un faiseur d'élégies, mais celle, déjà, d'un poète personnel, selon la définition romantique de la formule: nous sommes en 1819 et l'année suivante paraîtront des *Méditations* qui rendent le même son...

On évitera de conclure trop péremptoirement: des sondages ou des citations ne sont pas une analyse approfondie, et des impressions, même étayées, ne sont pas des arguments définitifs. Mais il se pourrait bien que les *Souvenirs* oubliés du trop discret Legay soient un exemple assez plausible des hésitations d'une certaine poésie entre 1780 et 1820: la tension qu'ils révèlent entre une production de société assez extérieure et une écriture plus intime, signale au moins qu'il doit y avoir une filiation entre le sensualisme épicurien des poètes du dernier tiers du XVIII^e siècle et la sensibilité – le sentimentalisme – de leurs successeurs du premier tiers du siècle suivant qui même, parfois, cohabitent.

²⁷ *Ibid.*, p. 101.